

De la littérature à la marchandise

Pierre Bergounioux

Depuis cinq siècles, la littérature a été, en France et nulle part ailleurs, l'expression la plus approchée de l'expérience collective. La crise qui affecte son enseignement, sinon son existence, est l'indice d'une mutation profonde des manières de sentir, d'agir et de penser, d'un tournant de notre histoire.

Que le groupe humain confiné à l'extrémité occidentale du continent eurasiatique ait fait, de la fin du Moyen Âge au milieu du XX^e siècle, le plus grand cas des lettres n'est pas la moindre de ses singularités. Certains peuples sacralisèrent de confuses légendes rédigées dans une langue morte, d'autres la clarté qui jaillit de la parole publique dans la cité hoplitique. Tous ont répété des fables qu'ils ne comprenaient plus. Les gens de mon âge pourraient réciter fidèlement les contes d'avertissement qu'ils ont entendus dans leur enfance et qui vont s'effacer avec eux. Mais la littérature, les textes tirés de la vie présente et livrés à la presse pour servir à l'édification de tous ont été, en France, l'objet d'une attention passionnée dont la censure, les persécutions, la prison où l'on jetait leurs auteurs étaient encore d'éclatants témoignages.

Les vertus intrinsèques de ces écrits, leurs propriétés formelles, que les spécialistes n'ont d'ailleurs jamais indiscutablement établies, n'expliquent ni leur genèse ni leur extraordinaire fortune. C'est ailleurs qu'il faut en chercher l'explication, dans la formation précoce de l'État, c'est-à-dire d'une instance combinant le double monopole du prélèvement fiscal et de la coercition physique légitime. La politique a porté sur les fonts baptismaux une littérature nationale dont le retentissement fut constamment universel et qui, devenue majeure, a pesé hautement sur le cours de la vie politique. Dans un récent ouvrage, Robert Castel rappelait, contre un préjugé largement répandu, que l'État libère les individus. Il n'est qu'apparemment paradoxal que ce paradoxe ait échappé à ceux qui en profitèrent pour dire l'émoi dont ils se sentaient tressaillir, les univers petits et grands que la conscience tirait de l'ombre et du silence où ils étaient ensevelis, ses rapports nouveaux avec la vie, la mort, la nature, les autres consciences. C'est que l'État entend bien se soustraire à la réflexion qu'il facilite en toute autre matière. Un Anglais, Thomas Hobbes, s'avise le premier, vers 1650, que «le loisir est le père de la philosophie (on pourrait y ajouter la littérature) et l'État, le père de la paix et du loisir». Quand les Français, un siècle plus tard, s'enhardirent à examiner la marche et les fondements des institutions féodales, elles n'y survivront pas. Les mères qui avaient lu le *Contrat social*, écrit quelque part Michelet, allaitèrent des titans. Les ennuis dont furent victimes des bourgeois de Paris, des plébéiens qui prônaient la tolérance et l'égalité, sous l'Ancien Régime, sont connus – Voltaire embastillé, Rousseau décrété de prise de corps, fuyant d'exil en exil, ses livres, qu'il a tous signés, saisis, brûlés de la main du bourreau et, comme si ce n'était pas assez, les sarcasmes de ses amis philosophes, sa petite maison lapidée par des paysans qui ne l'avaient pas lu. Mais l'ouvrage le plus complet, le plus exact jamais écrit sur la société de cour, les mémoires de Louis de Rouvroy, duc de Saint-Simon et pair, furent enlevés à sa mort, par ordre de Choiseul, et serrés

dans les caves du ministère des Affaires étrangères. Ils y dormiraient toujours si des petits-neveux combattifs ne les en avaient tirés, un siècle plus tard, pour les faire imprimer. Un facteur politique, qui est l'âpreté de la lutte entre dynasties de la chevalerie combattante, et sa résolution au profit des Valois puis des Bourbons, a permis l'éveil d'une réflexion libre, pénétrante, qui devint, avec la création de l'Académie française, les pensions et les charges dispensées par l'appareil monopolistique, une institution. Ceux, comme Descartes, qui jugeaient la France un «État de trop lourde police» n'avaient plus qu'à gagner l'Allemagne ou la Hollande pour y conduire à leur gré leurs pensées ou alors à les coudre, comme Pascal, dans les revers de leur habit après les avoir tracées sur un papier.

Un deuxième élément, géographique, se combine avec le facteur politique. C'est la position médiane du pays, entre l'Europe du Sud, agricole, catholique, retardataire, sans la religion du travail, et celle du Nord, industrielle et luthérienne, abondamment garnie, aussi, de fer et de charbon. Aussi longtemps que nul organe ne détient l'usage exclusif de la violence physique légitime, les hommes, qui «s'observent les uns les autres», n'ont pas loisir de méditer. Qu'ils puissent sans péril s'absorber en eux-mêmes est la première condition, formelle, de la littérature. Il en est une autre, substantielle: qu'un objet consistant s'offre à leur méditation. Mieux, que plusieurs se présentent à elle, qui soient également dignes de la solliciter et partiellement contradictoires, pour soutenir l'intérêt. Peu de nations peuvent se prévaloir d'un voisinage comparable au nôtre, aussi divers et brillant, aussi redoutable. Il nous a contraints à choisir, à agir avec la même constance que nous mettions à réfléchir. Chacun des peuples qui nous entourent exerça, lorsque ce fut son heure, une influence profonde, qui aurait pu être fatale, sur notre destinée. Rome nous impose sa langue et son droit, la Germanie ses barons féodaux et ses rois misogynes et jusqu'à ce nom de Français que nous portons toujours. Quand l'Angleterre se fut retirée du royaume, c'est à l'Espagne qu'il fallut disputer la prééminence européenne. Et pour les trois générations qui me précèdent, l'Allemagne fut un constant et mortel souci. Il y a un demi-siècle, à peu près, que nous respirons en paix. Qu'on joigne à cet environnement puissant et contrasté la diversité incroyable des usages et des paysages, des types humains et des langages qu'on observe dans l'espace bordé de mers, cloisonné de montagnes où nous jouons notre partie, et l'on a la clé de la diversité des thèmes et des genres de notre littérature. Il n'en est aucun qu'elle n'ait exploité. Plusieurs sont des spécialités sans exemple ni précédent et qui n'eurent point de suite. Leur titre l'indique – *Essais, Discours de la méthode, Pensées* et encore *Lettres persanes, Illuminations, À la recherche du temps perdu, L'Innommable*. Des œuvres immenses dominant tel ou tel siècle des grandes littératures européennes, comme de hautes tours dans la plaine. Mais c'est une forêt de monuments, et de première grandeur, qui couvre, en France, le dernier demi-millénaire.

La possibilité formelle d'examiner toute chose à l'ombre tutélaire de l'État-Léviathan – sa tutelle exceptée –, la richesse profuse d'un voisinage qui menaçait continuellement notre sûreté, nos certitudes, celle d'un paysage intérieur si touchant et varié qu'il alimente un courant de sensibilité qui court de Rousseau à Julien Gracq, ces conditions exceptionnelles ont eu des conséquences qui ne le sont pas moins.

Entre le Nord et le Midi, les cultures romane et germanique, le papisme et la Réforme, la conduite rigide, rationnelle des entrepreneurs protestants pessimistes et le style de vie artistiquement coloré des peuples latins, on a porté d'emblée et durablement dans le plan général

les vues tirées d'une expérience singulière. La littérature française, qui est un canton de la pensée, a appliqué longtemps avant la lettre le deuxième principe de l'*organon* kantien, qui est de penser à la place de l'autre. Et, mieux encore, à l'usage de tous. Des exemples? Montaigne fait litière de tous les préjugés pour porter un regard dessillé, équanime, sur les cannibales qu'on vient de débarquer, transis, éberlués, au Havre. Il ne balance pas à leur reconnaître des vertus qui les égalent aux anciens Romains, ne décolère pas que la médiocrité de l'interprète lui interdise d'obtenir tous les éclaircissements qu'il souhaitait pour conclure, loin au-dessus de nous, très haut, où l'on l'admire encore: «Mais quoi! Ils ne portent point de hauts-de-chausses.» Il n'est pas seul à transcender la particularité située et datée qui est le lot commun. Les écrivains français tiennent, semble-t-il, cette épithète pour incompatible avec le nom qu'elle qualifie. C'est en la niant qu'ils l'assument, en la dépassant qu'ils l'accomplissent. Les premiers mots du manifeste de la raison triomphante incluent le genre humain dans sa totalité: «Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée.» Et lorsque vient le moment, pour Descartes, de se déclarer, de dire quel il est – et il sait bien qu'il importe suprêmement de ne pas se méprendre à ce sujet –, le seul trait qu'il s'attribue est celui que tout homme peut avouer: «Je ne suis rien, qu'une chose qui pense, un entendement, une raison.» Montesquieu se coiffe sans façons d'un turban. Voltaire s'examine, et ses compatriotes, avec l'œil perçant d'un Huron quand il n'adopte pas sur les affaires humaines le point de vue d'un extra-terrestre. Et lorsque cette littérature passe dans les faits, prend force de loi, devient réalité, ce ne sont pas les Français, ce sont les hommes qui naissent et demeurent libres et égaux en droits à compter du 26 août 1789.

Que le pays compte peu de philosophes, à la différence de l'Allemagne, vient de ce que la politique fut sa passion dominante et que les spécialistes du général ont toujours trouvé le terrain plus ou moins occupé, battu par des écrivains qui tenaient leurs affaires les plus personnelles pour des questions universelles et ne manquaient jamais de le signaler.

Une autre confrérie, celle des économistes, est également absente du panthéon des gloires nationales. C'est que, massivement rurale et catholique, pourvue d'un climat doux, d'une culture de la rue et des cafés, la France a vu ses voisins de l'Ouest, du Nord et de l'Est accomplir leur révolution industrielle et passer à la société d'échange généralisé sans croire devoir modifier ses habitudes plus ou moins autarciques et raffinées, artisanales et, pour tout dire, passablement dédaigneuses. La question, déterminante en dernière instance, de l'économie a toujours été traitée avec beaucoup de désinvolture. Non seulement au temps des rois, quand la terre et son exploitation routinière, imparfaite, étaient la source principale de la richesse mais après, lorsque l'essor prométhéen des forces productives eut brisé les cadres archaïques de la production. Bien sûr, on a consenti à s'équiper, à s'engager dans ce nouvel âge de fer. On a même surmonté l'opiniâtre sédentarité paysanne à laquelle la littérature avait donné quelques titres de noblesse – «Que diable allait-il faire dans cette galère?» «Cultivons notre jardin!» «La terre et les morts» – pour se tailler un empire colonial. Mais ce fut sans la conviction lyrique, la participation d'un peuple acquis aux procédés de l'échange impersonnel sur le marché, au calcul rationnel des chances pacifiques de gain pécuniaire. On a vu longtemps, encore, d'un côté, les représentants des deux cents familles sur les marches du palais Brongniart, en fin de séance, à Paris, de l'autre, une nation de petits exploitants et de boutiquiers, d'artisans et de rentiers menant une existence un peu étriquée mais savoureuse et satisfaite, jalouse et nuancée dans le cadre harmonieux des terroirs. En témoignent non seulement les livres de Colette, la Bourguignonne,

ou d'Alain-Fournier, l'enfant de la Sologne, mais tout ce que Proust a tiré d'Illiers-Combray, les pages que la propriété viticole languedocienne dictait, il y a peu encore, à Claude Simon.

Si l'éveil de la littérature française, à la Renaissance, et son rayonnement à l'époque classique et au siècle des Lumières sont tributaires de l'État centralisé, son éclat persistant, aux XIX^e et XX^e siècles, vient, en partie, du retard économique tenace, plus ou moins délibéré, d'un pays où ce genre de réussite n'a jamais été un article de foi, l'argent la mesure de toute chose.

Dans les faits, cela s'est traduit par une indifférence durable au *comfort* et autres commodités de la vie moderne, un mépris à peine voilé pour les parvenus de la richesse matérielle, un amour immodéré pour un ton, une tenue aristocratiques hérités de la société curiale-absolutiste. Ils purent inspirer, jusque vers la fin des années 1960, une politique de «grandeur» assez surprenante de la part d'une puissance moyenne humiliée par la défaite et l'occupation, avilie par les guerres qu'elle venait de livrer aux peuples en voie de libération. Enfin, et comme l'école reproduit, à tous les sens du terme, la structure des sociétés développées, l'enseignement de la langue et des lettres avait le pas sur tous les autres, même après la révolution scientifique et technique. Ultime paradoxe d'une nation qui en est pétrie, le respect quasi religieux que des gens qui avaient quitté la communale à douze ou treize ans avec, pour tout viatique, le certificat d'études primaires, vouaient au beau langage qu'ils ne parlaient point, aux livres qui en étaient les réceptacles et auxquels ils ne comprenaient rien, au système éducatif qui les avait si peu et si mal pourvus.

Les procédés qui confèrent à un peuple, à chacun des individus qui le composent, une allure distinctive, durable, générique émanent, semble-t-il, des groupes dirigeants. Le style cérémonieux, l'allure qu'on voyait, il n'y a pas si longtemps, à de petits paysans des plus reculées provinces, à des employés, à des ouvriers qualifiés, le goût de la belle ouvrage, du travail soigné à petite échelle, étaient autant de vestiges de l'histoire longue, l'expression d'un arbitraire culturel aussi prégnant que particulier formé sous l'Ancien Régime et paraphé par la République une et indivisible.

Il est un peu tôt pour inventorier les causes de l'immense bouleversement dont nous sommes les témoins et les protagonistes. Une chose est sûre, pourtant, dont on observe chaque jour et partout les effets. Un vieux pays, le nôtre, a embrassé sans trop se l'avouer, sans le publier, les axiomes du néo-libéralisme et en a tiré les conséquences pratiques. Cela veut dire que toute chose tend à être rapportée à sa seule valeur marchande et que les seules valeurs fixées par le marché tendent à déterminer, en retour, les conduites et les pensées. L'anthropologue américain Marshall Sahlins constatait, voilà une trentaine d'années, que «dans la culture occidentale l'économie est le lieu principal de la production symbolique. Des variétés d'objets manufacturés ont le pouvoir d'opérer, par la démarcation de leurs propriétaires individuels, une classification sociale».

C'est dans l'espace le plus apparemment étranger, le mieux fermé au travail productif en vue du profit – à l'école – qu'on en constate l'incidence la plus éclatante. Les enfants sont, par définition, sans passé, donc éminemment perméables à l'air du temps, aux suggestions du présent. La mutation s'est faite en une dizaine d'années. C'est une humanité d'une autre sorte qu'on peut observer à l'état naissant derrière les murs des collèges et des lycées. Conditionnés de la plante des pieds à la pointe des cheveux par les multinationales de la bouffe et des fringues, de la musique en boîte et de l'électronique, vecteurs de logos, de stigmates corporels, acquis au langage cynique, ordurier du sous-prolétariat intellectuel que les groupes financiers ont placé aux

créneaux des médias, les innocents d'aujourd'hui construisent une identité autre, aliénée, à peu près entièrement réifiée. Ils confient à des «produits» le soin d'être et de parler pour eux. Et si la civilité – les schèmes de comportement élaborés par la noblesse chevalière devenue courtisane, qui avaient infiltré l'ensemble de la société – a brutalement disparu, c'est que le marché est un champ de lutte où toute marchandise doit exhiber, à grand renfort de publicité, les propriétés qui en assureront l'écoulement.

J. K. Galbraith a expliqué depuis longtemps que seuls «des attardés pouvaient croire encore que la publicité était le moyen, pour la General Motors, de rappeler qu'elle avait des voitures».

La littérature française fut l'effort de cinq siècles pour porter au jour la nature des hommes et des choses dans une société fortement centralisée, longtemps dominante, géographiquement médiane et obstinément pré-capitaliste. C'est pour être restés à l'écart de l'échange généralisé, de l'évaluation strictement monétaire que les êtres, les objets, les heures se sont présentés comme autant de mystères enivrants ou terribles aux yeux de ceux qui tentaient d'en fixer les contours, d'en percer la teneur. La campagne désuète et charmante, les replis du cœur, les chambres de l'enfance, un cageot, un galet ne furent des énigmes qu'autant que la terre échappait à sa vérité nue, potentielle, de moyen de production, les sentiments aux «dures exigences du paiement au comptant», selon la formule de Marx, et au fétichisme de la marchandise, la vie à la finalité consumériste qui en épuise les propriétés.

Lorsqu'on se regarde soi-même comme un agent économique pur, hédoniste et calculateur, dont les initiatives s'inscrivent dans l'espace global, abstrait, des biens et des services tarifés, la richesse infinie du monde extérieur et les profondeurs obscures, indéfinies de l'intériorité qui lui faisait écho, s'évanouissent du même coup. La première génération du XXI^e siècle est essentiellement différente de toutes celles qui l'ont précédée. Elle ne saurait se reconnaître dans la littérature qui en conserve la trace. Affranchie des anciennes limitations spatiales et mentales par le développement des transports et des communications de masse, impatiente et désabusée, elle habite le *non-lieu* (l'expression est de Marc Augé) qui est en passe de couvrir toute la surface du globe, avec ses barres et ses tours, ses aires commerciales coiffées des mêmes sigles lumineux, ses parkings, ses roades et ses dalles, ses ZUP et ses ZEP, ses immeubles de verre fumé, d'aluminium brossé, son bureau à moquette beige, ordinateur et plantes en pot. Connectée sur le Net, tripotant ses portables, elle est démonstrative, prolixe et approximative, dispensée de la concision et de l'exactitude de l'âge, tout proche, encore, où l'on ne parlait qu'avec la permission des adultes, où la sonnerie stridente du téléphone noir, lorsqu'elle vous faisait sursauter, annonçait un accident, une naissance ou un décès.

C'est parce que nous sommes restés très longtemps sédentaires, rêveurs ou insurgés, provinciaux, dans un univers mal désenchanté, que les livres furent inséparablement, pour nous, révélation et délivrance. Comment la jeunesse d'aujourd'hui s'y retrouverait-elle? C'est d'un univers soudain révolu qu'ils parlent et celui qui l'a supplanté affiche ouvertement son offre et ses prétentions. Pour ces diverses raisons, qui ne tiennent pas à la littérature ni à son enseignement, mais au cours des choses, à la conversion d'une vieille nation à la culture néo-libérale, je nourris quelques inquiétudes non seulement sur l'enseignement de la langue et de la littérature, mais sur leur existence future.

Pierre BERGOUNIOUX

L'auteur

À côté de nombreux romans publiés pour la plupart chez Gallimard, Pierre Bergounioux est l'auteur de *Bréviaire de littérature: à l'usage des vivants* (Paris, Bréal, 2004) et de *Aimer la grammaire* (Paris, Nathan, 2002).

Revue des revues de l'adpf, sélection de décembre 2005

- Pierre BERGOUNIOUX: «De la littérature à la marchandise»
article publié initialement dans la revue *Le Débat*, n°135, mai-août 2005.

Traducteurs:

Anglais: Gregory Elliott
Arabe: Rania Fathi
Chinois: Lu Yao
Espagnol: Roberto Rueda
Russe: Nadejda Bountman

Droits:

- © Pierre Bergounioux/*Le Débat* pour la version française
- © Gregory Elliott/Institut Français du Royaume Uni pour la version anglaise
- © Rania Fathi/Centre Français de Culture et de Coopération du Caire – Département de Traduction et d'Interprétation pour la version arabe
- © Lu Yao/Centre Culturel et de Coopération Linguistique de Pékin pour la version chinoise
- © Roberto Rueda/Centre Culturel et de Coopération de Mexico – Institut Français d'Amérique Latine pour la version espagnole
- © Nadejda Bountman/Centre Culturel Français de Moscou pour la version russe